

Publié par la Société des publications du Daily, une association étudiante de l'Université McGill
Le Délit est situé en territoire Kanien'kehá:ka non cédé.

McGill DAILY ledélit
DPS SPD
DAILY PUBLICATIONS SOCIETY
SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS DU DAILY

ledélit



Mercredi 30 août 2023 | Volume 114 Numéro 01

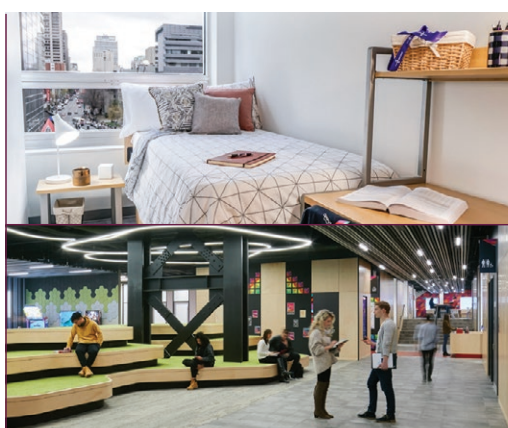
Retrouvez nous nulle part depuis 1977

DISPONIBILITÉ IMMÉDIATE!

Une résidence étudiante tout inclus directement en face de l'Université McGill!



Visitez notre site web



APPELEZ LE 514-273-7626

Veillez aller sur campus1mtl.ca Ou visiter à 420 Sherbrooke Ouest, Montréal

CAMPUS 1 MTL
RESIDENCE ETUDIANTE

Meta éclipse les nouvelles canadiennes : enjeux et solutions

En cette rentrée du congé estival, *Le Délit* fait face à un nouvel enjeu de taille, en plus de celui du recrutement de nouveaux membres au sein de son équipe éditoriale : rétablir le lien de manière efficace auprès de ses lecteur-ric-e-s après le blocage des nouvelles canadiennes. Alors que *Le Délit* continue d'être distribué sous sa forme papier à travers les présentoirs du campus, sa portée sur les plateformes en ligne, n'affichant plus les dernières parutions hebdomadaires du journal, s'en trouve considérablement réduite.

Pour rappel, en réponse au projet de loi fédéral C-18, qui exige aux géants numériques Meta et Google de compenser financièrement les médias canadiens pour le contenu diffusé sur leurs plateformes, l'entreprise Meta a mis fin le 1^{er} août dernier à l'accès aux nouvelles sur Facebook et Instagram, et ce, dans l'ensemble du Canada. Nous sommes donc loin d'être le seul média touché par cette mesure de l'entreprise américaine, qui filtre, selon ses propres intérêts économiques, le contenu diffusé sur Instagram et Facebook.

Les médias canadiens sont devenus malgré eux les sujets d'une décision unidirectionnelle de la part de Meta, qui utilise sa position hégémonique dans le domaine numérique pour exercer un lobbyisme sans prendre en considération les besoins en information de ses utilisateur-ric-e-s. Le public se retrouve ainsi coupé d'actualités qui pourraient leur être cruciales, comme c'est le cas en Colombie-Britannique et dans les Territoires du Nord-Ouest, où l'état d'urgence a été déclaré en raison des feux de forêts qui y sévissent. Les mesures prises par Meta empêchent les communautés d'être tenues au fait des dernières directives d'évacuation émises par les autorités.

Cette situation coercitive révèle la place essentielle que doivent continuer d'occuper les médias au sein de l'espace public. Le blocage

des nouvelles se fait au détriment de l'intérêt des citoyen-ne-s voulant demeurer avisé-e-s des plus récentes actualités, et plus largement, du droit fondamental à l'information.

Voici quelques suggestions pour minimiser l'impact d'un tel blocage sur notre journal :

1. Porter une attention particulière à notre infolettre distribuée via votre adresse courriel McGill, pour rester avisé-e de toutes les nouvelles sorties d'articles ;
2. Nous suivre sur TikTok, où sont publiées certaines informations importantes concernant l'emplacement du journal sur le campus, nos activités à l'interne, ainsi que des formats condensés des articles parus dans nos pages ;
3. Récupérer *Le Délit* sous sa forme papier, disponible dans les présentoirs à l'entrée des bâtiments de l'Université.

Le virage numérique aura mis à l'épreuve les médias dans leur capacité à renouveler leurs moyens de diffusion. Il nous revient une fois de plus de faire preuve de créativité, mais cette fois-ci, en nous serrant les coudes pour trouver des moyens de pression efficaces contre les géants du web. Si les médias sociaux ont trop longtemps été pris pour des espaces publics ouverts, on a sans doute oublié que ce sont des multinationales qui dictent les règles du jeu en matière de contenu diffusé sur leurs propres plateformes.

Alors que cette situation met en lumière notre besoin crucial de cultiver notre indépendance médiatique, elle doit être saisie comme une opportunité d'examiner notre rapport collectif à la consommation des nouvelles. Le droit à l'information est intrinsèquement lié à la liberté de diffusion des médias, qui, comme en atteste la décision du blocage sur Meta, n'est pas encore acquise. ☹

LÉONARD SMITH
Rédacteur en chef

RÉDACTION

3480 rue McTavish, bureau 107
Montréal (Québec) H3A 1B5
Téléphone : +1 514 398-6790

Rédacteur en chef

rec@delitfrancais.com
Léonard Smith

Actualités

actualites@delitfrancais.com
Hugo Vitrac
Vincent Maraval
Margaux Thomas

Culture

artsculture@delitfrancais.com
Adèle Doat
Vacant

Société

societe@delitfrancais.com
Jeanne Marengère
Titouan Paux

Au féminin

aufeminin@delitfrancais.com
Marie Prince

Coordonnatrice de la production

production@delitfrancais.com
Camille Matuszyk

Visuel

visuel@delitfrancais.com
Clément Veysset
Rose Chedid

Multimédias

multimedias@delitfrancais.com
Jade Lé
Vacant

Coordonnateur-ric-e-s de la correction

correction@delitfrancais.com
Béatrice Poirier-Pouliot
Malo Salmon

Webmestre

web@delitfrancais.com
Mathieu Ménard

Coordonnatrice réseaux sociaux

reso@delitfrancais.com
Layla Lamrani
Vacant

Contributeur-ric-es

Juliette Elie

Couverture

Clément Veysset

BUREAU PUBLICITAIRE

3480 rue McTavish, bureau B•26
Montréal (Québec) H3A 0E7
Téléphone : +1 514 398-6790
ads@dailypublications.org

Publicité et direction générale

Boris Shedov

Représentante en ventes

Letty Matteo

Photocomposition

Mathieu Ménard

The McGill Daily

coordinating@mcgilldaily.com
Anna Zavelisky

Conseil d'administration de la SPD

Saylor Catlin, Louis Favreau, Asa Kohn, Camille Matuszyk, Philippe Shi, Boris Shedov, Léonard Smith, Anna Zavelisky.

Les opinions exprimées dans les pages du *Délit* sont celles de leurs auteur-e-s et ne reflètent pas les politiques ou les positions officielles de l'Université McGill. *Le Délit* n'est pas affilié à l'Université McGill.

Le Délit est situé en territoire Kanien'kehá:ka non-cédé.

L'usage du masculin dans les pages du *Délit* vise à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire.

Les opinions de nos contributeurs ne reflètent pas nécessairement celles de l'équipe de la rédaction.

Le Délit (ISSN 1192-4609) est publié la plupart des mercredis par la Société des publications du *Daily* (SPD). Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et d'illustrations dont les droits ont été auparavant réservés). L'équipe du *Délit* n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans le journal. Imprimé sur du papier recyclé format tabloïde par Imprimeries Transcontinental Transmag, Anjou (Québec).

Ce que vous avez manqué cet été

Les cinq nouvelles de l'été avec *Le Délit*.

Des tombes autochtones non marquées sur le site de l'hôpital Victoria?

En avril dernier, après de longs mois de batailles judiciaires entre le collectif des mères Mohawk et l'Université McGill, les parties avaient signé un accord pour que les fouilles aillent de l'avant. L'accord abordait la recherche de tombes autochtones non marquées sur le site de l'ancien hôpital Victoria, ainsi que l'accès aux archives, l'encadrement des fouilles par les mères Mohawk, et les techniques de fouilles appropriées.

Le 9 juin dernier, une équipe canine a localisé un lieu où se trouvaient des restes humains en décomposition, relançant les espoirs des mères Mohawk de faire lumière sur le sort de leurs ancêtres. Alors que les mères Mohawks dénoncent dans un communiqué publié en août dernier la tournure des événements qu'elles qualifient de « déplorable », les fouilles se maintiennent. La découverte de tombes autochtones non marquées sur le site de l'hôpital Victoria serait pour elles l'aboutissement d'une longue bataille, mais elles ne s'arrêtent pas là. Les mères Mohawk déclarent dans un communiqué publié le 4 juillet, que « plusieurs autres institutions du Québec pourraient contenir des tombes non marquées de nos enfants », poursuivant ainsi leur quête de vérité sur d'autres sites au Québec.

Meta bloque les nouvelles canadiennes sur ses plateformes

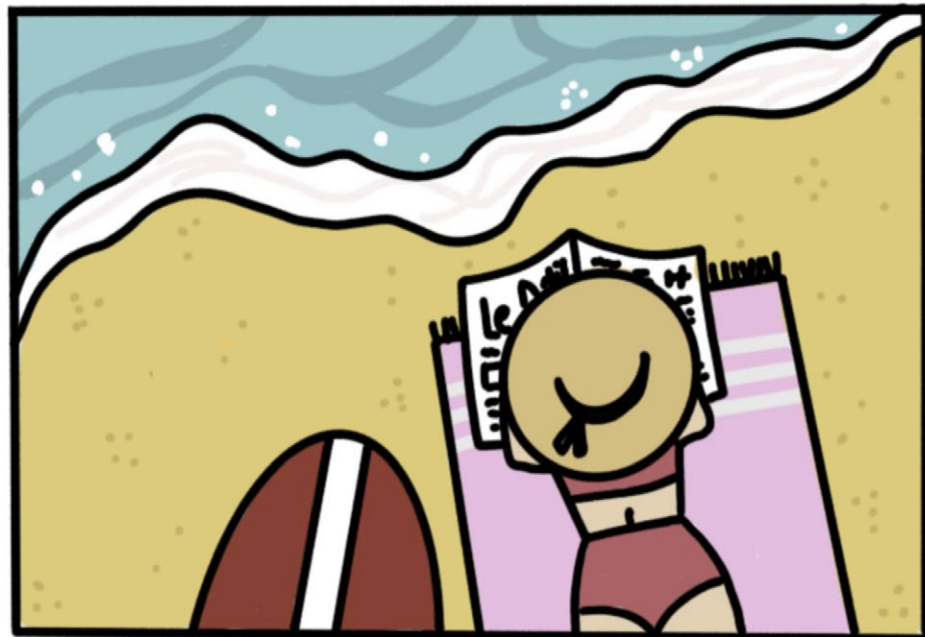
Depuis le 1^{er} août dernier, Meta, la maison mère d'Instagram et de Facebook, a commencé à bloquer les contenus d'informations canadiens sur ses plateformes. Ceci empêche non seulement les internautes d'accéder aux contenus d'informations déjà existants, mais empêche aussi les responsables des médias d'en publier de nouveaux. Cette décision de Meta fait suite au projet de loi C-18, déposé en juin dernier, qui devait obliger les géants du web à négocier une compensation financière avec les médias canadiens pour l'utilisation de leur contenu. La ministre du Patrimoine canadien, Pascale St-Onge, avait alors réagi dans un communiqué, qualifiant ce geste de « d'irresponsable », considérant que l'entreprise Facebook n'avait et n'a toujours aucune obligation en vertu de la loi actuelle, qui sera mise en application seulement au mois de décembre. Elle conclut : « Les géants du web préfèrent bloquer l'accès aux nouvelles pour leurs utilisateurs au lieu de payer leur juste part pour le travail des médias. » Ce bras de fer entre le gouvernement canadien et Meta impacte aussi les médias étudiants, comme *Le Délit*, qui voient leur contenu d'information sur Instagram et Facebook devenu totalement inaccessible.

Un été au féminin

Cet été a aussi été marqué par deux événements sportifs féminins majeurs : la Coupe du monde de soccer et le Tour de France Femmes. Ils ont tous deux enregistré des records d'audience.

Le Tour de France féminin a été remporté par la Hollandaise Demi Vollering. Après la réussite de l'édition féminine 2022, qui marquait la première réédition depuis plus de 30 ans, le Tour de France féminin 2023 a confirmé son succès auprès du public, particulièrement en France, où il a réuni près de 20 millions de téléspectateurs.

L'édition 2023 de la Coupe du monde féminine s'est tenue en Australie et en Nouvelle-Zélande, et dont la finale a vu l'Espagne s'imposer 1-0 face à l'Angleterre. Au regard de la plupart des indicateurs, cette Coupe du monde 2023 constitue le plus grand événement sportif féminin de l'Histoire, avec plus de un million de billets vendus, une audience à la hausse, et un prix de 110 millions de dollars, plus de quatre fois celui de l'édition passée. Malgré ces progrès, cette édition a été marquée par de nombreux scandales sur les pressions et les conduites des entraîneurs et entraîneuses des différentes équipes, à commencer par la France, où trois des joueuses phares des Bleues ont annoncé en mars dernier ne pas prendre part à la Coupe du Monde en raison de préoccupations pour leur santé mentale. Le baiser forcé du dirigeant de la fédération espagnole (Luis Rubiales) à la joueuse Jennifer Hermoso après la victoire de son équipe a aussi fait le tour du monde et a choqué le public. Il est désormais sous le coup d'une procédure judiciaire et est sommé de démissionner, sous la pression de l'équipe espagnole entière.



ROSE CHEDID | LE DÉLIT

Séparation au sommet

Le 2 août dernier, le premier ministre canadien Justin Trudeau et sa femme Sophie Grégoire-Trudeau ont annoncé leur séparation dans une publication commune sur leurs comptes Instagram respectifs : « Après de nombreuses conversations réfléchies et difficiles, nous avons pris la décision de nous séparer ». Cette déclaration, accompagnée d'un communiqué officiel du Bureau du Premier Ministre annonçant le début d'une procédure de séparation légale, marque la fin de 18 ans de mariage. Sophie Grégoire-Trudeau devrait se voir retirer les charges officielles, ainsi que les équipes gouvernementales à son service.

Cette séparation au cours de son mandat, Justin Trudeau n'est pas le premier à la vivre. Son père, Pierre Elliott Trudeau, avait divorcé en 1984, alors qu'il occupait lui aussi le poste de premier ministre.

Le Canada brûle

Cet été, le Canada a été frappé par des feux de forêts sans précédent. Depuis le début de l'année 2023, plus de 11 millions d'hectares ont été détruits, des ravages considérables lorsque comparés à une moyenne annuelle de 1,4 million d'hectares. Des images de Montréal sous un nuage de fumée ont fait le tour du monde ; un smog persistant dû aux incendies qui détériore la qualité de l'air de la métropole, tant et si bien que le 25 juin, Montréal affichait le pire indice de qualité d'air au monde. Les feux se poursuivent encore aujourd'hui dans le nord et le nord-ouest du Canada. Le 16 août dernier, les 22 000 habitants de Yellowknife, la plus importante ville du nord-ouest canadien, ont reçu l'ordre d'évacuer face à l'avancée rapide des incendies. Fin juillet, plus de 990 feux de forêts sont répertoriés, générant un record d'émissions de carbone selon l'agence Copernicus : 290 mégatonnes, deux fois supérieur au record de 2014 enregistré après des vagues d'incendies similaires. Ce chiffre correspond aux émissions annuelles du Japon, pourtant au cinquième rang parmi les plus grands pollueurs mondiaux. ☹

Dilemme: CV, économies ou plaisir?

Que font les étudiants de McGill pendant leur été?

MARGAUX THOMAS
Éditrice Actualités

Pour certains, l'été est synonyme de vacances, pour d'autres, il signifie plutôt une période propice pour gagner de l'argent ou améliorer son CV.

Le Délit s'est entretenu avec trois étudiant·e·s de McGill sur leurs projets d'été 2023. Détente, travail ou stage, pour eux, c'est un vrai dilemme. Parmi les doutes, les « que vais-je faire cet été? », la pression des annonces LinkedIn et les peurs de ne pas réussir à payer ses études, son loyer ou encore ses propres vacances, les étudiant·e·s doivent faire des choix.

Gagne-pain

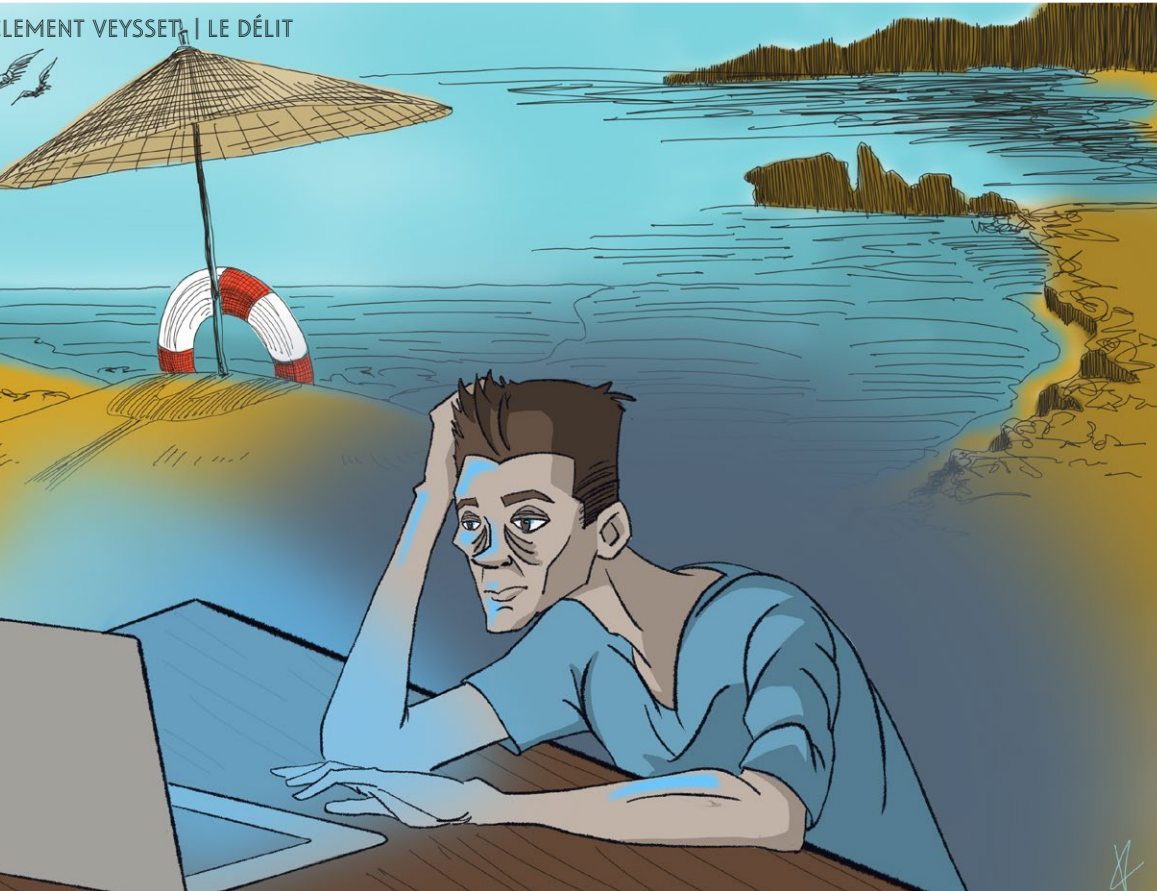
Étant donné qu'en première, deuxième ou troisième année de baccalauréat à McGill, les étudiant·e·s n'ont généralement pas assez d'expérience ni de qualifications pour être rémunéré·e·s en travaillant dans le domaine lié à leurs études, il leur faut se rabattre sur un emploi alimentaire. Les étudiant·e·s travaillent majoritairement dans le domaine des ser-

« Mon objectif principal est d'obtenir un diplôme, pas des dettes »

Mason, étudiant à McGill

vices et commerces comme les cafés, restaurants ou encore les supérettes. *Le Délit* a passé une entrevue avec Morgane, une étudiante de McGill travaillant dans une crêperie de Montréal pendant l'été. Elle dit être rémunérée d'un salaire horaire de 12,20 dollars et précise que l'obtention des pourboires font, selon elle, la majorité de son salaire.

Ce genre de salaire est considéré comme étant une bonne rémunération pour un emploi dans la restauration. Il permet à l'étudiant·e de payer l'épicerie, ses loisirs et déplacements, mais il n'est malheureusement pas suffisant pour payer les plus gros frais comme le loyer. En outre, ce dernier est une charge en hausse de 3% à 4% en 2023 au Québec. Le salaire minimum nécessaire pour une personne vivant seule au Québec est d'environ 27 948 dollars canadiens par an à Montréal. Mais, en plus de devoir surveiller leurs dépenses et respecter un budget,



les étudiant·e·s doivent penser à leurs frais de scolarité – qui représentent, eux aussi, une facture assez salée.

Lors d'une entrevue avec Mason, étudiant en psychologie, sciences du comportement et environnement à McGill, la question du plaisir à été mise en avant. Souhaitant combiner plaisir et travail, Mason a choisi de travailler pour le service des parcs de sa ville natale, Whitehorse, dans le Yukon. Mason dit vouloir faire ce travail d'été « parce qu'en plus d'être thérapeutique, il me rend heureux et il paie bien (tdlr) ».

Pour Mason, « la priorité numéro un est d'économiser suffisamment d'argent pour passer l'année universitaire sans avoir à contracter de prêts ». Une année scolaire de baccalauréat pour un étudiant de nationalité canadienne mais non québécois revient à la somme conséquente de 11 426,28 dollars canadiens. Pour Mason, le Territoire du Yukon, le gouvernement du Canada ainsi que sa banque parentale lui offrent une aide financière. Afin de s'organiser,

il fait un budget chaque été, dans lequel il tient compte de ses revenus et dépenses prévus pendant l'été et pendant l'année universitaire. Cela lui donne une idée de sa marge de manœuvre financière et lui permet de savoir s'il aura besoin d'un travail à temps partiel pendant l'année scolaire. Malgré cette organisation calculée, son été « serait nul si je ne sortais pas pour quelques voyages de camping ou si je ne me permettais pas une petite bière de temps en temps ». Mason conclut qu'évidemment, ce serait bien de voyager tout l'été ou de faire du bénévolat, « mais ce ne sont pas des options réalistes étant donné que mon objectif principal est d'obtenir un diplôme, pas des dettes ».

Expérience professionnelle

Au-delà du besoin vital de recevoir un salaire, certains étudiant·e·s cherchent à faire un stage dans le domaine de leurs études afin d'acquérir de l'expérience et d'améliorer leur CV. Et pour cause : en sortant de l'université, les dossiers des étudiant·e·s ayant fait un stage pendant leur cursus sont généralement mis en avant. Benjamin, un étudiant de McGill entrant en troisième année, a échangé avec *Le Délit* sur ses incitations et motivations. Stagiaire dans un centre de recherche de sciences politiques à Bordeaux, l'idée de faire un stage

n'était pas forcément une évidence mais plutôt une pression. Il explique : « on est dans une période de notre vie où il faut expérimenter. » Ne sachant pas quel métier ou dans quel domaine il souhaite exercer plus tard – comme la grande majorité des jeunes de vingt ans – Benjamin a pour but d'explorer, de découvrir « pour voir si la recherche en sciences politiques serait quelque chose qui pourrait l'intéresser ». Toutefois, Benjamin se garde deux mois de vacances après son stage rémunéré.

Cette pression dont Benjamin parle, est la même que celle qu'a

« Pourtant, elle a décidé d'aller voir “le monde réel pour contraster avec ses études très théoriques” en sciences environnementales »

ressenti Hugo, étudiant stagiaire journaliste chez *Écran du Monde* à Bordeaux. Elle ne provient pas – malgré ce que l'on a tendance à penser – de la famille, mais plutôt d'une exigence vis-à-vis de soi-même et d'une compétition intra-étudiante. Pour beaucoup, le réseau se construit grâce à LinkedIn et ses dizaines de publications par jour décrivant en détails les bienfaits de chaque

expérience professionnelle. Dans ces publications, on retrouve sans cesse des phrases comme : « je suis extrêmement reconnaissant·e d'avoir pu contribuer et apprendre... » Ces stages doivent tout de même être à la hauteur, car, pour Hugo, il ne s'agit pas d'accepter un stage quelconque, mais de réellement trouver quelque chose de pertinent, d'autant plus s'il n'est pas rémunéré.

Outre l'académique

Pour d'autres, qui ont décidé de mettre leur CV de côté pour un été, une culpabilité de ne rien faire se crée. C'est le cas de Sophie, une étudiante qui entame sa quatrième année à McGill. Elle a vécu, comme beaucoup d'étudiant·e·s, les exigences de mettre en avant sa carrière professionnelle dès le jeune âge de 18 ans, sans même encore savoir dans quoi se dirigerait cette carrière. Pourtant, elle a décidé d'aller voir « le monde réel pour contraster avec ses études très théoriques » en sciences environnementales. Ne souhaitant pas rester deux à quatre mois assise à un bureau pour passer sa journée « à faire des photocopies » lors d'un soi-disant stage, elle choisit de travailler dans des cadres différents en étant nourrie et logée et d'apprendre quelque chose de manuel, ce qu'elle nomme « vrai ». Elle postule donc dans des endroits insolites comme une auberge qui propose des camps de surf au nord de l'Espagne, pour des périodes plus courtes. Cela lui permet de voyager, un sac à dos sur les épaules.

Reste-t-il un dilemme : CV ou plaisir? Quand, pour certain·e·s, le choix est radical, d'autres se culpabilisent de leur choix, parce qu'en faisant un choix, ils mettent de côté un rêve ou une opportunité de carrière. Dans tous les cas, peu importe comment les étudiant·e·s auront choisi de passer leur été, il·elle·s seront tous·tes de retour en salle de classe début septembre. ☺

La boussole pour premières années

Quelques ressources pour les nouveaux·elles arrivant·e-s!

VINCENT MARAVAL
Éditeur Actualités

La rentrée sonne pour les mcgillois·e-s. C'est un retour à la normale pour la majorité des étudiant·e-s, mais une toute nouvelle étape pour les étudiant·e-s de première année. L'Université McGill est une très grosse institution comptant près de 40 000 étudiant·e-s, de plusieurs dizaines de nationalités et de langues différentes, ainsi que de nombreuses associations. Pour un·e nouvel·le arrivant·e, cela peut être intimidant, et il est possible de mettre quelque temps avant de comprendre le fonctionnement de certains aspects de l'université et de la vie étudiante. Dans cette perspective, l'équipe du *Délit* vous propose quelques outils et informations pour mieux apprivoiser votre premier semestre à McGill.

Nous ne pouvons parler de la vie étudiante sans introduire l'Association des étudiants de l'Université McGill, (l'AEUM). Elle représente l'ensemble des étudiant·e-s de premier cycle à McGill, soit environ 27 000 personnes. Nous pouvons la considérer comme la maison des étudiant·e-s de McGill : son bâtiment, situé au 3480 rue McTavish, regroupe notamment un grand nombre de ressources pour les étudiant·e-s, et accueille une partie des associations mcgilloises. Les associations étudiantes peuvent y réserver des espaces pour y mener leurs activités, et les étudiant·e-s peuvent s'y retrouver pour discuter, manger, travailler ou encore festoyer. En effet, le Centre Universitaire de l'AEUM abrite aussi le bar étudiant Gerts dans son sous-sol.

Associations, services et activités sur le campus

La vie étudiante est intense à McGill : rares sont les semaines sans qu'il n'y ait un événement marquant, une manifestation ou autres représentations sur le campus. En effet, il existe plus de 250 associations étudiantes diverses reconnues par l'AEUM, qu'elles soient artistiques, linguistiques, grandes, petites, engagées ou non : il y en a

réellement pour tous les goûts! *Le Délit* s'est entretenu avec Esteban Ronsin, un étudiant de deuxième année en finances à McGill, qui s'est beaucoup investi dans la vie associative. Il est notamment fondateur et co-président de la nouvelle association Consulting Academy McGill.

Pour les étudiant·e-s qui hésitent à s'investir dans une association, notamment par peur de surcharger leur emploi du temps et de nuire à leur parcours académique, Esteban considère que « faire partie d'une association demande de trouver un équilibre entre les cours, qui sont déjà assez prenants, l'association, et la vie sociale », mais que justement, « c'est complémentaire à l'apprentissage réalisé pendant les cours qui sont souvent plus théoriques ».

« Il y a différents types d'associations, il ne faut pas les mélanger : certaines sont centrées sur le social et les passions, d'autres sont beaucoup plus axées carrière. » Selon lui, qui a fait le choix de mener une vie associative « axée carrière », les associations permettent « de se regrouper avec des gens qui ont les mêmes ambitions que toi, et qui te tirent vers le haut ». Ou encore, de se préparer pour le futur : « personnellement, fonder cette association me prépare pour l'avenir, c'est un peu comme fonder une "start up" » ; « c'est la première fois que je fais ça, et les erreurs que je commets aujourd'hui me préparent à ne pas les reproduire dans ma future vie professionnelle. »

Si vous souhaitez vous renseigner davantage sur la vie associative mcgilloise, faites un tour à la soirée des activités de l'AEUM qui se déroulera dans le stade intérieur Tomlinson du complexe sportif de McGill, les 13 et 14 septembre de 15 heures à 20 heures. C'est à cet endroit que vous pourrez trouver l'association de vos rêves et démarrer pleinement votre vie étudiante! Ou bien, consultez le site web de l'AEUM.

Les Services Étudiants

Alors que les associations correspondent à des groupes fermés et

distincts, les 17 services étudiants de McGill, eux, œuvrent pour l'ensemble de la communauté étudiante sans distinction : les étudiant·e-s peuvent bénéficier de leurs services sans avoir à en être membre. Mais quels sont ces services?

Il y a les services relatifs à la sécurité des étudiant·e-s sur le campus et sur l'île de Montréal, notamment SSMU Drivesafe et Walksafe. Ce sont deux services mis en place par l'AEUM à travers lesquels des bénévoles raccompagnent gratuitement les étudiant·e-s qui ne veulent pas ou ne peuvent pas rentrer chez eux·elles seul·es la nuit. SSMU Drivesafe opère les jeudis, vendredis et samedis soir de 23h00 à 3h00. Vous pouvez les appeler au (514)-398-8040. D'autres services sont aussi très importants, on peut notamment citer le Centre contre l'agression sexuelle de l'AEUM, qu'il est possible de joindre au (438)-943-4855.

Il existe aussi des services relatifs à la santé des étudiant·e-s, comme l'Équipe des premiers soins des étudiants de McGill, qui pourront vous venir en aide en cas de blessure pendant une activité physique sur le campus, par exemple. Il existe aussi le Centre pour les troubles alimentaires, le Centre de soutien aux pairs, et bien plus encore. Des services entiers sont voués au soutien de certaines communautés d'étudiant·e-s de McGill. Nous vous invitons encore une fois à vous renseigner sur la page web de l'AEUM pour en connaître davantage.

Le Sport à McGill

Comme dans la plupart des universités du continent, le sport fait partie intégrante de la vie étudiante à McGill. L'Université met

à disposition des étudiant·e-s des infrastructures de dernier cri : que ce soit bassins de natation, terrains de football américain, terrains de soccer, une salle de sport, etc. La majorité des sports peuvent être pratiqués à McGill.

N'ayez pas peur! Il existe les équipes universitaires compétitives, plus exigeantes pour les étudiant·e-s les plus téméraires, mais il existe aussi une branche entière dite « de récréation » destinée aux étudiant·e-s souhaitant faire du sport de manière plus détendue pendant leur temps libre.

« C'est la première fois que je fais ça, et les erreurs que je commets aujourd'hui me préparent à ne pas les reproduire dans ma future vie professionnelle »

Esteban Ronsin

Renseignez-vous sur le site web du Service de l'Activité Physique de McGill pour trouver l'activité sportive de vos rêves!

Mais en fait, Facebook n'est pas si daté!

Les étudiant·e-s de McGill et l'ensemble de la communauté étudiante de Montréal sont très actifs sur les réseaux sociaux, notamment sur Facebook via des groupes de discussion. En fonction de vos besoins, allez jeter un œil sur des groupes Facebook dédiés à vos cours ou vos activités favorites. On ne peut tous les citer, mais voici quelques exemples :

« Veux-tu ça toi? C'est à donner » est un groupe Facebook privé qui vous permettra de meubler votre

résidence ou votre appartement même si vous disposez d'un petit budget. En effet, c'est un groupe centré sur le don, où vous pouvez trouver des livres et des vêtements gratuits, et bien plus encore!

« McGill Off-Campus Housing » vous sera aussi utile pour trouver un logement rapidement. Des offres y sont publiées quotidiennement à destination des étudiant·e-s de Montréal.

Réalisée pour les étudiant·e-s et par les étudiant·e-s, la presse étudiante est primordiale pour laisser les mcgillois·e-s s'exprimer

pleinement sur les sujets qui leurs tiennent à cœur. L'Université McGill a la chance d'être dotée de trois journaux hebdomadaires : *The McGill Tribune*, *The Daily* et nous, *Le Délit*. « Contribuer au Délit » est un groupe Facebook public où vous trouverez des idées d'articles à écrire ou des demandes d'illustrations pour notre journal. Alors, lancez-vous, on vous attend!

Enfin, Montréal est une ville qui déborde d'événements culturels d'envergure. Si nous pouvions vous conseiller une dernière chose, ce serait d'aller profiter pleinement de la fin de l'été au festival Piknic Electronik, qui fait vibrer le Parc Jean-Drapeau tous les weekends jusqu'au 1er Octobre! Au plaisir de vous y croiser! ☺



CLEMENT VEYSSET | LE DÉLIT

À ceux·celles qui opinent

Les opinions sont-elles surfaites?

JEANNE MARENGÈRE
Éditrice Opinion

Pour entamer la nouvelle année du bon pied, j'ai senti qu'en tant que nouvelle éditrice de la section Opinion, il était pertinent que je m'interroge à savoir si mes opinions valaient réellement quelque chose dans l'ère médiatique où nous vivons. Je m'explique : en parlant avec une copine il y a quelques jours, on avait conclu que le virage numérique avait révolutionné la manière même dont nous consommons l'information et représentait un défi à notre processus de réflexion dû à ses multiples biais algorithmiques, sociaux et cognitifs. L'information nous est rapportée d'une telle manière qu'il est quasi impossible d'infirmer nos préconceptions ; nos opinions sont de plus en plus soumises au regard de nos pairs, avec la médiatisation constante des opinions de tous·tes et chacun·es – qu'ils·elles soient des inconnu·es du monde virtuel ou des ami·es proches – ou encore nos opinions qui se basent sur l'image que nous croyons devoir projeter, plutôt que sur nos valeurs personnelles. Quel monde est-ce que cela nous laisse? Des armées de clones aux opinions homogénéisées, ou bien des clans polarisés aux extrêmes, sans capacité d'entrevoir une lueur de vérité en l'opinion adverse?

Avec mon amie, notre débat se centrait sur les voitures électriques, une question me semblant aujourd'hui plutôt triviale, mais qui m'avait alors travaillée toute la journée, puisque l'opinion que je m'étais faite de prime abord me semblait en opposition avec mes idées générales. Je remettais sérieusement en question ma position, alors que j'avais passé la journée à m'informer sur les faits, lisant des articles, discutant avec ma famille, et faisant une introspection importante. Pour sa part, ma copine avait choisi de ne pas se prononcer, puisqu'elle jugeait ne pas être informée et ne percevait pas l'utilité de se positionner sur un sujet aussi banal à ses yeux. En me questionnant sur les opinions, spécifiquement celles naissant de notre consommation des réseaux sociaux, j'en suis venue à envier son refus de se positionner, et à mépriser mon désir constant de prendre parti, parfois même sur des questions qui m'indiffèrent. Mais qu'est-ce que cela signifie que de se façonner une opinion intelligemment

dans l'ère médiatique actuelle, et est-il toujours pertinent de prendre position?

Les réseaux sociaux

Jusqu'à très récemment, moi-même – et probablement plusieurs d'entre vous – puissions une large part de notre information

tous·tes savent de quoi il est question. Tous·tes ont déjà été confronté·e·s par un monologue surréaliste prononcé par son politicien favori, où la seule réflexion qui pouvait suivre était : « Mais a-t-il réellement déjà dit cela? » Avec ce genre de contenu en circulation, il est difficile pour quiconque de faire la nuance entre

aux réseaux sociaux – radio, journaux, télévision –, mais il semble probable que plusieurs délaisseront simplement l'actualité, découragé·e·s par la révocation de l'accès aux nouvelles. Il reste donc à voir si la littérature numérique de notre génération saura contrebalancer cette privation d'un accès simple et rapide à l'actualité de dernière heure. Mon interrogation : comment pouvons-nous donc espérer bâtir des opinions authentiques à nos valeurs, des opinions conformes à la réalité médiatique, lorsque différencier les faussetés de la vérité devient quasi impossible, que les algorithmes nous contraignent dans des boîtes desquelles il est difficile de s'émanciper, et que l'accès aux nouvelles est menacé pour notre génération ?

Manufacturée ou réfléchie ?

En m'interrogeant sur les procédés auxquels nous avons recours quotidiennement pour se façonner une opinion, j'ai dû considérer les facteurs sociaux qui influencent nos prises de position. En observant mes propres positionnements – et mes ami·es vous diront qu'ils sont multiples – j'en suis venue à me demander si mes opinions n'étaient pas en quelque sorte modelées par celles de mon entourage, ou encore par celles de personnes qui m'inspirent ou auxquelles j'accorde de l'importance. Bien que cela semble évident, je n'avais jamais considéré que mes opinions n'étaient peut-être que le fruit de mon entourage, de la chambre d'écho dans laquelle je m'étais

quelqu'un juge comme juste et correct, incluant ce que ses pairs estiment convenable ?

Ne pas se prononcer, est-ce interdit?

Quand mon amie m'a dit ne pas vouloir se positionner dans notre débat, j'étais curieuse de voir quelqu'un volontairement se retirer d'une discussion, alors que tous·tes – sur les réseaux du moins – semblent s'empresser de sauter dans la mêlée. Je pense notamment à TikTok, où tous·tes se prononcent sur tout et n'importe quoi, même sur des questions où leur opinion n'est ni importante, ni même nécessaire. La politique, l'actualité, la mode ou encore la littérature, sont des sujets qui peuvent nécessiter une prise de position, mais une simple anecdote, ne devrait pas initier de débat dans la section des commentaires. On semble oublier que c'est possible de ne pas se prononcer, et que ce devrait généralement être l'option par défaut. C'est parfois mieux de ne pas avoir d'opinion, ou alors d'éviter de l'énoncer, que de suivre aveuglément ce que la masse prêche, en particulier si aucun avis n'avait été demandé.

Mon constat est donc simple : les réseaux sociaux, qui régissent aujourd'hui une large part de nos vies, ont une tendance malsaine à guider nos débats et nos opinions, malgré nos efforts visant à surmonter les effets des algorithmes, des masses et de notre consommation perpétuelle d'information. Dans cette ère d'opinions manufacturées, des opinions qui ne sont que le résultat d'un contact virtuel avec des inconnus ou d'une valeur excessive accordée à l'opinion de nos pairs, comment pouvons-nous espérer façonner des penseur·euse·s pour le futur et guider une jeunesse qui saura être critique pour les décennies à venir? Afin de rester engagé·e·s, la jeunesse québécoise devra continuer de s'informer via des médias alternatifs et confronter des opinions étrangères à la sienne. Elle sera forcée à engager son esprit critique afin de savoir différencier ce qui requiert un positionnement de ce qui est futile, et surtout, devra rester consciente de la multiplicité des biais qui influencent nos opinions. Mon conseil : restez curieux·euses, mais surtout, restez critiques. La plus belle des qualités est la complexité d'esprit qu'implique un désir constant d'en savoir plus. ☹



via le flux constant de nouvelles que nous offraient les plateformes telles qu'Instagram, Facebook ou encore TikTok. Les nouvelles les plus récentes se trouvaient alors à un clic, mais se voyaient sujettes à l'influence de nos algorithmes de recommandation, si bien élaborés et personnalisés. L'information nous était prémâchée par les algorithmes de nos réseaux sociaux favoris, qui faisaient un tri méticuleux et nous proposaient seulement ce qui aurait dû nous intéresser, et ainsi, les opinions du monde nous entourant se retrouvaient elles aussi manipulées

ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas, créant un climat virtuel où se forger une opinion devient un défi de taille. Cet environnement crée également le parfait milieu pour la polarisation des idées, où les plus crédules auront de la difficulté à différencier le vrai du faux, et risquent d'être bombardés par ce type de contenu *ad vitam æternam*.

Avec la récente annonce du géant médiatique Meta de retirer le contenu journalistique de ses plateformes en réponse à la nouvelle Loi fédérale C-18, on peut se de-

« Les réseaux sociaux [...] ont une tendance malsaine à guider nos débats et nos opinions, malgré nos efforts visant à surmonter les effets des algorithmes, des masses et de notre consommation perpétuelle d'information »

mander quel genre d'impact une telle censure aura sur la consommation de nouvelles de la jeunesse canadienne, et l'influence que cette décision aura sur la formation de nos opinions. Selon une étude menée par l'Université Laval en 2021, 69% des jeunes Québécois·es âgé·e·s entre 18 et 24 ans auraient déclaré que les réseaux sociaux étaient leur principale source d'information et d'accès à l'actualité. Ainsi, on peut espérer que les jeunes opteront pour un retour aux médias traditionnels comme format alternatif

De plus, lorsqu'on parle de *deep fake*, des vidéos truquées grâce à l'intelligence artificielle, ou encore de pièges à clics, presque

inconsciemment placée, entourée de gens qui me ressemblent. Je me suis attardée à des prises de position qui peuvent être controversées, et j'ai conclu que malgré mes efforts, il est presque impossible d'ignorer les normes sociales, la perception de nos pairs, et notre conscience de la noblesse des opinions dans nos prises de positions. Est-il donc possible d'affirmer que mes opinions sont miennes, ou serait-il mieux de les traiter comme l'amalgame d'une myriade de facteurs qui composent ce que

Le train sera... à l'heure!

Comprendre l'impact du REM sur la communauté étudiante de McGill.

TITOUAN PAUX
Éditeur Enquête

À la fin du mois de juillet dernier, les premiers départs du Réseau Express Métropolitain (REM), le nouveau système de transport collectif dernier cri du grand Montréal, se sont déroulés dans une euphorie générale que beaucoup trouveront justifiée compte tenu de l'attente et l'excitation suscitées par le projet depuis plusieurs années. Le secteur Rive-Sud, qui relie Brossard à la Gare Centrale, est en service depuis maintenant un mois. Présenté pour la première fois au public en avril 2016 par CDPQ Infra, filiale de la Caisse de dépôt et placement du Québec (CDPQ), le REM est un projet ambitieux de train léger automatisé créé pour dynamiser le transport collectif dans le grand Montréal et augmenter les possibilités de mobilité collective et durable. Il est financé, entre autres, par la CDPQ, le gouvernement du Québec et le gouvernement fédéral. L'ouverture du reste du réseau (à l'exception du segment Aéroport), est

« Savoir trouver la recette qui prend en compte praticité, sécurité, fiabilité, retombées économiques, impact social positif et respect de l'environnement représente un défi considérable »

prévue pour fin 2024, incluant notamment une fusion avec la station McGill, reliant le REM au métro, ici sur la ligne verte. Le nouveau système se présente comme un incontournable des futures mobilités montréalaises, il aurait été déraisonnable de ne pas en évaluer l'impact sur la communauté mcgilloise.

Le REM : trouver la recette miracle du transport collectif.

Il faut avouer que le REM accumule les qualités et se la joue élève modèle à une époque où la liste des exigences pour un projet de son envergure s'avère être bien longue. Savoir trouver la recette qui prend en compte praticité, sécurité, fiabilité, retombées économiques, impact social positif et respect de l'environnement représente un défi considérable. Le site internet du REM le présente comme un projet exemplaire. Il reprend une technologie de métro léger, combinaison entre tramway et métro, présentée comme « parmi les plus sécuritaires du monde » par CDPQ Infra. Alors que les travaux ont déjà

généralisé de nombreux emplois, l'entreprise s'est contrainte à suivre des engagements stricts pour compenser l'impact environnemental du projet. Le REM apparaît également comme un facteur important de connexion interurbaine, rapprochant différents quartiers, et comme un atout facilitant l'accessibilité. Par ailleurs, le projet s'illustre par son prestige évident : il est « le plus important en terme de transport public depuis le métro de Montréal, inauguré en 1966 », et sera à terme « l'un des plus grands réseaux automatisés au monde ». Cela explique son inauguration en grande pompe le 28 juillet, marquée par la présence, entre autres, de Justin Trudeau et François Legault.

Le REM et McGill : Une révolution ? (Ou presque)

Les mcgillois·e·s qui seront le plus impacté·e·s par le REM seront ceux·lles qui vivent en banlieue, comme sur la Rive-Sud, où le réseau s'articule autour des stations Panama, Du Quartier et Brossard, le termi-

nus. Cependant, il convient de se questionner sur le réel impact du REM sur la jeunesse mcgilloise, puisqu'il a le potentiel de jouer un rôle important dans la vie de nos étudiant·e·s. Malgré ses nombreuses qualités, le nouveau réseau a, lui aussi, ses failles. Nous avons questionné Ema Sedillot-Daniel, étudiante de McGill et résidente de la Rive-Sud, quant à ses habitudes de mobilité après l'ouverture de la première section du REM. Elle explique que, malgré des différences dans ses trajets quotidiens, le REM relève plus d'un changement d'organisation pour elle que d'une révolution pour ses trajets.

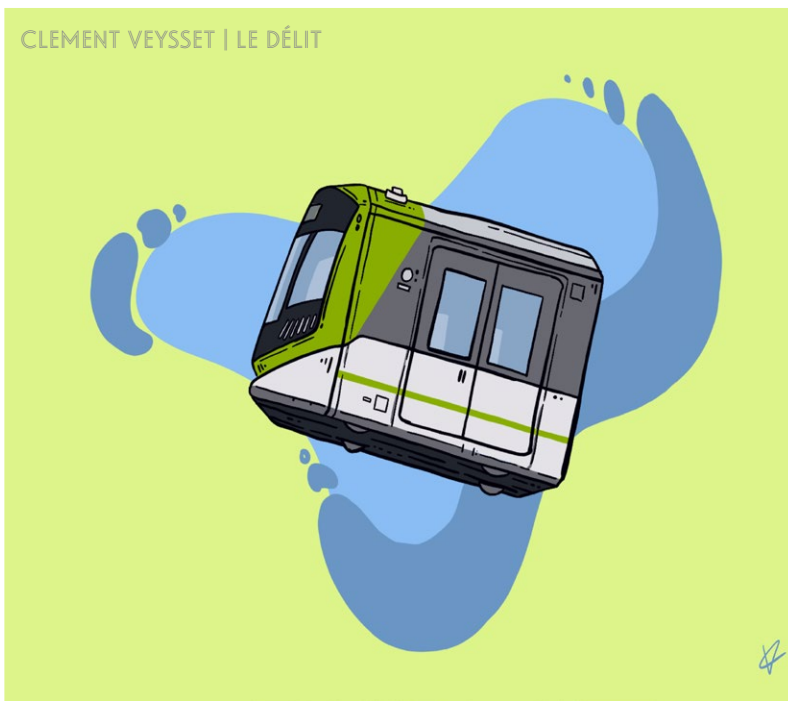
Le Délit (LD) : Comptes-tu prendre le REM quotidiennement pour aller sur le campus ?

Ema Sedillot-Daniel (ES) : Oui, je compte me rendre à l'école par le REM ou le covoiturage entre amis.

LD : Quel sera le temps de trajet ?

ES : Je dois prendre un autobus jusqu'au REM, donc au total

CLEMENT VEYSSET | LE DÉLIT



entre 45 minutes et 1 heure de transport en commun.

LD : Quel(s) moyen(s) de transport utilisais-tu jusque-là pour te rendre à l'université ?

ES : Mes moyens de transport changeaient entre le métro de la ligne jaune ou bien l'autobus jusqu'à Bonaventure.

LD : Gagnes-tu du temps avec le REM ?

ES : Non, c'est similaire. Cependant, en raison du REM mon autobus qui allait au centre-ville n'existe plus. Par conséquent, je dois ajouter une navette pour me rendre au REM. Ceci n'est pas plus long en raison de la vitesse du REM.

LD : Cela te revient-t-il moins ou plus cher que les autres moyens de transports ?

ES : Le même prix.

LD : Vois-tu un changement dans ton quartier lié au REM ?

ES : Oui. Beaucoup de lignes d'autobus n'existent plus pour favoriser l'utilisation du REM.

LD : As-tu déjà éprouvé des difficultés avec l'utilisation du REM, comme des problèmes techniques ou des pannes ?

ES : Non. Je l'ai seulement pris à une occasion et j'ai aimé mon expérience. Cependant, quelques de mes amis ont déjà été pris dans une panne du REM.

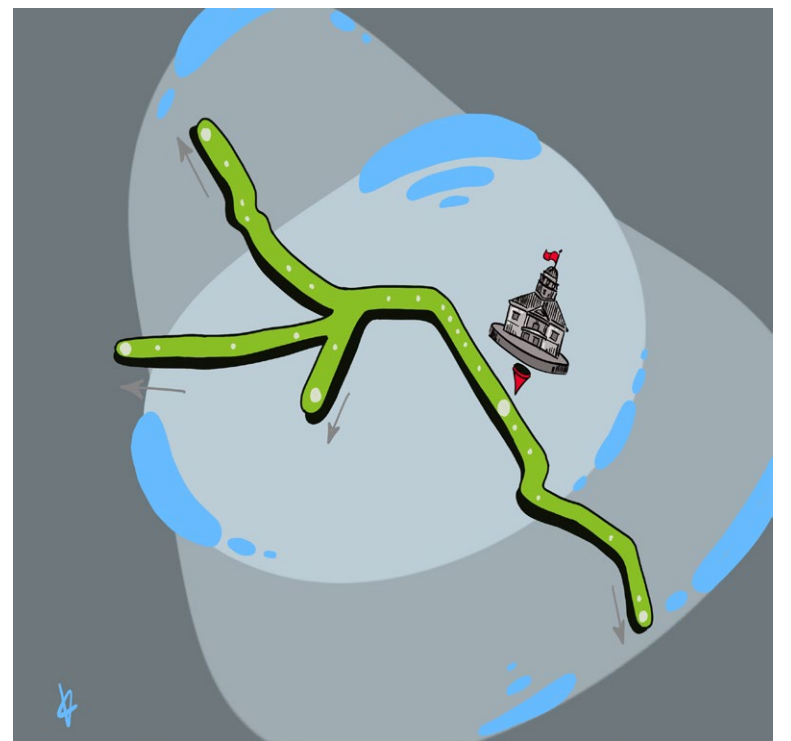
LD : Selon toi, le REM est un changement plutôt positif ou négatif ?

ES : Je suis vraiment heureuse de savoir que le REM va favoris-

er le transport en commun pour plusieurs. Néanmoins, dans mon quartier, je pense qu'enlever toutes les lignes d'autobus qui étaient en fonction avant son ouverture complique la gestion du temps de plusieurs travailleurs sur la Rive-Sud. Les impacts du REM à la suite de son ouverture vont laisser place à une période d'adaptation comme tout changement. Cependant, je pense que les impacts du REM restent pour la plupart positifs du point de vue environnemental et social.

Pour favoriser l'emploi du REM, de nombreuses lignes d'autobus

système demande une organisation personnelle repensée. Ainsi, le REM s'est traduit en un bouleversement de la routine de certain·e·s, notamment des étudiant·e·s comme Ema. Comme elle le rappelle, le REM, de par son envergure, nécessitera une longue période d'adaptation. Reste à voir si le nouveau réseau arrivera à faire ses preuves et faire valoir ses qualités, afin de faire oublier les désagréments que son lancement provoque. Le système automatisé représente cependant un changement majeur, qui permet de rayer les facteurs humains de la liste des potentiels problèmes, à défaut des facteurs techniques et météorologiques. Il garantit des arrivées et des départs en temps voulu, minimisant également les temps d'attente, tout en augmentant la sécurité. Cela risque de changer la routine d'un bon nombre d'étudiant·e·s, lorsqu'on connaît les piètres performances des autobus de la Société de Transport de Montréal (STM), surtout en hiver. En septembre 2022, pas moins d'un quart des autobus étaient en retard (et nombreux savent que parfois, ils ne passent pas du tout). Le nouveau système présente aussi des avantages et de nouvelles opportunités économiques pour les étudiant·e·s. À terme, le nouveau réseau sera décisif dans les choix que prendront ces dernière·s pour des étapes importantes du parcours académique.



CLEMENT VEYSSET | LE DÉLIT

ont, en effet, été modifiées voire supprimées. Leur nouveau but : servir de navette pour relier les banlieues à une des stations du REM sur la Rive-Sud. Cependant, les temps de trajet ne sont pas toujours réduits et le nouveau

Le REM ouvre de nouvelles possibilités d'emplois à temps partiel, de stages et d'événements de réseautage ailleurs que dans le centre, et même au-delà de l'Île de Montréal, à Laval ou Brossard. ☺

Renforcer l'excellence : l'impact de la Coupe du monde féminine

Une nouvelle ère pour le soccer féminin?

LAYLA LAMRANI

Coordinatrice Réseaux sociaux

Cet été a eu lieu la neuvième édition de la Coupe du monde féminine de soccer en Australie et en Nouvelle-Zélande. Trente-deux équipes se sont qualifiées, dont quatre nations africaines : le Maroc, le Nigéria, la Zambie et l'Afrique du Sud, une première pour le continent. Ce tournoi, qui a pris place du 20 juillet au 20 août, a marqué un véritable tournant pour le soccer féminin avec un record de 1.5 milliard de visionnements sur toute sa durée. La finale, qui a eu lieu devant une foule impressionnante de 75 000 personnes, s'est conclue par une victoire surprise de l'équipe espagnole face aux championnes en titre de l'Euro 2022, les *Lionesses* du Royaume-Uni.

L'Australie et la Nouvelle-Zélande, deux pays où le soccer n'est pas un élément culturel central, ont été des organisateurs plus qu'accueillants. Le climat était explosif : stades remplis à craquer, défilés de foules portant des maillots à l'effigie des *Matildas* de l'Australie, et des spectateurs venus de partout dans le monde afin de soutenir les différentes nations. L'accueil chaleureux du public durant le mois de compétition a été reçu avec joie, mais aussi avec surprise, par les équipes participantes.

Les joueuses font face à de nombreux obstacles dans leur carrière, tels que le manque de financement, le sexisme et l'inégalité salariale, particulièrement exacerbés dans le monde du soccer. En effet, la Coupe du monde masculine, un événement central de ce sport, a une portée internationale bien supérieure et apporte aux joueurs de nombreuses opportunités. Des occasions auxquelles les joueuses



CLÉMENT VEYSSET | LE DÉLIT

« Ces avancées à l'échelle internationale s'avèrent un bond considérable pour la condition féminine dans le sport et sont à l'image de l'engouement exceptionnel qui entoura la Coupe du monde féminine de cet été »

n'ont souvent pas accès, dû à un manque d'intérêt du public ainsi qu'à une absence de financement qui les empêchent d'atteindre leur plein potentiel au sein de leur carrière professionnelle.

Un tournant dans le soccer féminin

Concernant la Coupe du monde féminine 2023, elle nous

apprend beaucoup sur la condition féminine dans un sport historiquement et culturellement dominé par les hommes. Cette fois-ci, le tournoi international a donné lieu à des parcours de joueuses inspirants, des progrès importants pour les équipes féminines souvent sous-estimées et sous-financées. C'est le cas de l'équipe féminine du Maroc, qui pour sa première participation à une compétition mondiale, s'est rendue en huitième de finale, et a de ce fait éliminé l'Allemagne, favorite de ce tournoi. La joueuse Nouhaila Benzima, membre de l'équipe du Maroc, a elle aussi marqué l'histoire en participant à ce mondial tout en portant le hijab. Elle a

transmis le message fort que le hijab n'a plus raison d'être une barrière dans le monde professionnel et sportif. Considérant la portée de ce tournoi à l'international, son geste a été vu comme un signe d'espoir pour les jeunes filles voilées intéressées par le soccer, ainsi que pour toutes les femmes voilées. De son côté, dans un parcours similaire à celui de l'équipe marocaine, la Jamaïque a impressionné l'audience en étant le premier pays des Caraïbes à se qualifier pour la Coupe du monde, ainsi qu'en progressant jusqu'en huitième de finale.

Ce tournoi a donc permis de sensibiliser le public à la lutte des

équipes nationales féminines pour plus d'équité salariale, un combat qui a pris une certaine ampleur dans les médias au cours des dernières années. En effet, les joueuses ont dénoncé les difficultés d'obtenir un salaire adéquat, et représentatif de leurs efforts, une intervention soutenue par leurs fédérations respectives.

L'exemple le plus médiatisé est certainement la lutte acharnée de l'équipe des États-Unis pour l'équité salariale, et ce, depuis 2016. La justice américaine a finalement tranché en leur faveur, et les joueuses ont pu bénéficier d'une compensation financière de près de 22 millions de dollars. De plus, il existe maintenant une obligation légale d'égalité salariale entre les équipes féminine et masculine américaines. En 2023, la FIFA (Fédération Internationale de Football Association) a imposé un salaire minimal de 30 000\$ pour l'ensemble des joueuses prenant part au mondial. De plus, le prix monétaire offert aux équipes féminines du tournoi a quadruplé depuis 2019, jusqu'à atteindre les 152 millions de dollars. Cette évolution importante de la condition salariale des joueuses est à souligner, mais se trouve encore loin du montant de 440 millions de dollars alloué à la Coupe du monde masculine. Ces avancées à l'échelle internationale s'avèrent un bond considérable pour la condition féminine dans le sport et sont à l'image de l'engouement exceptionnel qui entoura la Coupe du monde féminine de cet été.

La crédibilité et l'intérêt grandissant accordé au sport féminin ces dernières années ont permis de faire pression sur les fédérations sportives, améliorant ainsi les conditions de travail des joueuses et celles de nombreuses installations sportives. Le club de soccer CF Montréal, par exemple, a mis en place en 2023 un programme féminin de soccer, qui a pour but d'encadrer davantage les jeunes femmes investies dans ce sport, afin de faciliter l'équilibre avec leurs études et d'offrir davantage d'opportunités vers l'équipe nationale canadienne ou les clubs professionnels. Tout ce progrès

« Elle a porté le message fort que le hijab n'a plus raison d'être une barrière dans le monde professionnel et sportif »

« Difficile d’imaginer une réalité où les joueuses féminines doivent lutter pour maintenir leur santé physique et mentale, tout en assumant les frais de leur propre participation à un tournoi international, qui génère pourtant des profits monstrueux »

autour du développement des équipes féminines et de la lutte pour l’égalité salariale des joueuses a mené à une Coupe du Monde fascinante. Un mondial rassemblant plus d’équipes qu’avant, avec un niveau technique et tactique élevé, produisant des matchs serrés aux résultats surprenants, alors que le succès inattendu de certaines équipes entraînait une curiosité nouvelle de la part des spectateurs pour le soccer féminin.

d’équité salariale et d’intérêt de la part du public, des inégalités profondes persistent. L’équipe jamaïcaine, qui s’est rendue en huitième de finale pour la première fois de son histoire, a dû assumer une part du coût de sa participation au mondial en organisant une levée de fonds sur la plateforme *Gofundme*, ce qui a grandement ému la sphère publique. Et il ne s’agit pas d’un cas isolé. En effet, en raison du faible salaire alloué,

Difficile d’imaginer une réalité où les joueuses féminines doivent lutter pour maintenir leur santé physique et mentale, tout en assumant les frais de leur propre participation à un tournoi international, qui génère pourtant des profits monstrueux. Malgré les avancées notables de la part des fédérations, il est important de souligner la négligence de

« Quelle ironie de voir à la fois tant de progrès pour la condition féminine dans le sport côtoyer une agression sexuelle banalisée par de nombreux dirigeants, qui excusent ce geste au nom des “émotions” et de la “fierté” »

Encore un long chemin pour le soccer féminin

Même si cette Coupe du monde féminine a engendré d’importants progrès en matière

plusieurs joueuses des équipes américaines et australiennes se voient contraintes de recourir à des congés sans solde à leur employeur secondaire en vue de subvenir à leurs besoins.

ces dernières concernant le développement des équipes féminines. L’équipe marocaine n’a pu débiter son processus de développement professionnel qu’en 2014, le Maroc étant un



JADE LÊ | LE DÉLIT

pays où le sport féminin demeure mal vu par certains.

Nous pouvons également aborder la lutte opposant l’équipe espagnole, championne de ce mondial et sa propre fédération sportive. En effet, plus d’une quinzaine de joueuses ont été exclues du tournoi, dont les stars Sandra Paños et Mapi León, en raison d’un conflit datant de l’Euro 2022 où les joueuses avaient réclamé un changement systémique de la direction de la fédération. Cette demande a provoqué l’exclusion au mondial des 15 joueuses espagnoles ayant été mêlées à ce conflit politique par l’entraîneur Jorje Vilda.

Le sexisme est omniprésent dans le sport, et ce mondial en est la preuve : des spectateurs du monde entier ont dénoncé le scandale sexiste de la cérémonie de la finale de la Coupe, durant laquelle le président de la RFEF a embrassé sur la bouche une joueuse espagnole, Jennie Hermoso. Celle-ci a plus tard admis qu’elle s’était sentie « vulnérable et victime d’une agression » de la part du président. Ce geste a semé l’émoi en

Espagne, le peuple espagnol réclamant même la démission du président, Luis Rubiales. Quelle ironie de voir à la fois tant de progrès pour la condition féminine dans le sport côtoyer une agression sexuelle banalisée par de nombreux dirigeants, qui excusent ce geste au nom des « émotions » et de la « fierté ».

Un momentum à conserver

Cette Coupe du monde a permis de mettre en valeur le niveau technique des joueuses et l’intérêt nouveau pour le soccer féminin, qui va offrir aux joueuses de nombreuses opportunités. Néanmoins, il est essentiel de garder à l’esprit les obstacles concernant l’équité salariale et le sexisme, qui freinent encore beaucoup les femmes dans leur carrière sportive. De plus, le momentum de soutien face au soccer féminin reste inédit. Reste à espérer que d’ici la prochaine Coupe du monde en 2027, la condition féminine au sein du sport n’aura cessé de progresser, et que les joueuses professionnelles n’aient plus à naviguer une carrière sportive en étant sous-estimées et sous-payées. ☹



CLÉMENT VEYSSET | LE DÉLIT

Nostalgie amoureuse et envoûtement grec

Le nouvel album d'Aliocha Schneider: l'expression intime de sentiments personnels dans sa langue maternelle.

ADÈLE DOAT
Éditrice Culture

Qu'est-ce que l'amour à distance? Une relation amoureuse peut-elle survivre à l'épreuve de la séparation géographique et temporelle? « Qu'est-ce que ça veut dire d'être ensemble si on n'est pas ensemble? » se demande Aliocha Schneider dans une nouvelle chanson sortie cet été. Celle-ci, avec l'autre titre la précédant, *Avant elle*, préfigure les thèmes de son nouvel album qui paraîtra le 29 septembre, à savoir la souffrance liée à l'amour ou encore la difficulté de vivre dans le présent.

Le français mis à l'honneur

Ce chanteur et comédien français québécois de 29 ans est né à Paris, le 21 septembre 1993. Sa famille s'est installée au Québec alors qu'il était encore enfant. Il a rapidement adopté son pays d'accueil et la ville de Montréal. Il enregistre ses premières chansons avec l'aide du chanteur canadien Jean Leloup qu'il a rencontré dans un café et auquel il a présenté ses compositions. Ses premiers albums, *Eleven songs* (2017) et *Naked* (2020), en anglais, avaient été signés sous le seul prénom d'Aliocha. Cette fois, il affiche pleinement son identité avec son nom complet pour un album plus intime rédigé dans sa langue maternelle. Il explique avoir toujours du mal à exprimer ses émotions dans ses chansons en français, ne trouvant pas « ma patte à moi ». Avec le confinement, il s'est décidé à relever le

« Cette fois, il affiche pleinement son identité avec son nom complet pour un album plus intime rédigé dans sa langue maternelle »

défi. Pour cet album, il se confie : « Les idées je les chante en anglais, puis après je traduis. » Il trouve d'abord les sonorités qui lui plaisent en anglais et essaye de les reproduire en français.

D'après la biographie du chanteur disponible sur Spotify, s'il fallait choisir une image pour décrire son nouvel album, il choisirait celle de « La Méditerranée, en

Grèce, où j'ai composé et écrit la plupart des chansons de cet album ». En effet, Aliocha a été



choisi par le célèbre réalisateur français Cédric Klapisch pour incarner le rôle principal de sa nouvelle série, intitulée *Salade grecque*, diffusée sur Amazon Prime depuis avril 2023. Cette dernière est un nouvel opus de l'histoire de *L'Auberge espagnole* (2002), déjà déclinée en plusieurs films. La série nous plonge dans le quotidien de Tom (Aliocha Schneider) et Mia (Megan Northam), les enfants des précédents personnages principaux. Tom rejoint sa sœur en Grèce où elle travaille dans une association humanitaire accueillant les

émigrés. Le parcours des jeunes personnages reflète les nouveaux enjeux qui se présentent à leur génération : crise migratoire en Europe, violences policières, guerre en Ukraine, questions de genre et de sexualité...

Ce n'est pas la première fois que l'artiste montréalais se retrouve derrière un écran. Après avoir fait un peu de théâtre, il est révélé

par sa participation à l'émission *Tactik* à la télévision. Plus tard, il commence une véritable carri-

ère dans le cinéma avec ses rôles dans les films *Closet Monster* et *Ville-Marie* (2015), tous deux sélectionnés au Festival international du film de Toronto. Pourquoi devoir choisir entre le cinéma et la musique quand il excelle dans les deux domaines?

Six mois de tournage à Athènes, malgré son charme antique, représentent une longue épreuve pour Aliocha qui est confronté au manque de sa compagne, qui n'est autre que la talentueuse chanteuse montréalaise Charlotte Cardin. C'est cette contradiction entre douleur et fascination pour la Grèce qui, entre deux scènes de tournage, lui inspire le sujet et la musique de l'album.

Les tourments de l'amour

Avant elle est le premier extrait de l'album révélé au grand public. D'un style folk/pop, la voix suave d'Aliocha chante la peur d'être éconduit lorsque l'on est amoureux. Avec des paroles simples, il utilise des tournures négatives à répétition « y a rien à espérer de moi », « j'ai pas osé » qui traduisent son découragement, car il n'arrive pas à faire le premier pas.

Le refrain envoûtant nous reste facilement dans la tête pour nous

tourmenter tandis qu'une voix féminine se joint à la plainte d'une douceur mélancolique.

On retrouve cette mélancolie douce-amère dans le deuxième titre *Ensemble*, dans lequel une guitare acoustique accompagne les fredonnements du chanteur. En arrière-plan, le rythme lent et les voix polyphoniques font penser au va-et-vient des vagues et laissent imaginer la beauté chaleureuse de la Grèce et du moment présent. Néanmoins, un désir contrarié

« Malgré l'existence des réseaux sociaux, qui nous permettent de communiquer à distance avec nos proches, les incertitudes liées à la robustesse de l'amour mis à l'épreuve du temps subsistent toujours »

transparaît aux onomatopées « hmm » prononcées comme des soupirs. Loin de sa bien-aimée, il met en avant le côté éphémère des souvenirs et la crainte de ne pas réussir à maintenir une connexion avec elle, en l'absence d'une présence physique. Malgré l'existence des réseaux sociaux, qui nous permettent de communiquer à distance avec nos proches, les incertitudes liées à la robustesse de l'amour mis à l'épreuve du temps subsistent toujours.

Aliocha s'approprie ces thèmes courants pour en faire une musique romantique qui lui est propre, tout en transmettant des émotions dans lesquelles n'importe qui peut se reconnaître.

Un vidéoclip digne du cinéma

Au regard de leur nouvelle amitié, Cédric Klapisch a offert à Aliocha de réaliser le vidéoclip de la chanson *Avant elle*. Le réalisateur de cinéma parvient à mettre en image le côté romantique et sensuel de la musique. Pour cela, il utilise des gros plans de caméra qui suivent le mouvement des corps, enlacés dans une danse lors d'une soirée privée. Le jeu des regards entre Aliocha et celle qu'il désire, dans les bras d'un autre, renforce la tension amoureuse. Nous vivons la scène à travers Aliocha, qui se languit de ne pouvoir danser avec elle. Les scènes de danse s'entrecroisent avec les tentatives de l'amant transi de se présenter à la porte de sa bien-aimée pour mettre ses sentiments à nu. Klapisch utilise un point de vue original, car le prétendant est filmé par le judas de la porte, légèrement en contre-plongée, ce qui illustre bien sa vulnérabilité, inévitable lorsqu'il s'agit de déclarer notre flamme à quelqu'un.

Si l'artiste français québécois interroge la nature de l'amour, il ne nous apporte ni réponse ni solution définitive à ses inconvénients. Il nous reste à découvrir l'intégralité de l'album pour espérer que la mélancolie laisse place aux côtés plus positifs du sentiment amoureux.

Aliocha Schneider sera en concert à Montréal le 29 novembre au Studio TD. La série Salade grecque est disponible sur Prime Video. ☺

Barbie : Trouver l'équilibre entre féminisme et lucrativité

Retour sur la comédie événement de l'été.

TITOUAN PAUX
Éditeur Société

Créer la recette idéale qui combine humour, mise en scène, engagement et rentabilité au box-office n'est pas une tâche facile. Pourtant *Barbie*, la superproduction de l'été, signée Greta Gerwig, y parvient brillamment et coche toutes les cases d'une comédie estivale réussie. Après des films comme *Lady Bird* ou *Les Filles du Docteur March*, figures d'un cinéma d'art et d'essai moderne, la réalisatrice s'illustre avec un long-métrage hollywoodien rafraîchissant, porté par un duo Robbie-Gosling plein d'énergie ainsi qu'une promotion et une bande originale XXL (Dua Lipa, Billie Eilish, Ice Spice...). Retour sur le film événement de l'été.

Barbie (Margot Robbie) profite d'une vie de rêve à Barbieland, monde parallèle féérique où toutes les poupées sont confiantes, puissantes et persuadées d'avoir permis le bonheur des femmes dans le monde réel. À Barbieland, les figures masculines, qui sont toutes des Ken, vivent dans l'ombre des Barbies, se contentant du peu d'attention qu'elles leur accordent, à l'image du Ken principal (Ryan Gosling), qui cherche désespérément l'amour de Barbie. Quand cette dernière, pour une raison qu'elle ignore, commence à penser à la mort ou à perdre son talent de marcher uniquement sur la pointe des pieds (et ce, pour pouvoir porter des talons hauts en permanence), elle cherche à retrouver sa vie d'antan et à guérir de cette étrange maladie. Trouver l'enfant à qui elle appartient dans le monde réel devient alors la mission de Barbie : l'humeur de la jeune fille serait la raison des problèmes de notre héroïne. Des aventures improbables issues de la rencontre entre Barbieland et le monde réel s'ensuivent et dictent le ton pour le reste du film.

Barbie aurait pu être l'énième comédie commerciale aux airs enfantins, sans véritable style ou message important, souffrant d'un terrible manque de profondeur et de pertinence. Le film s'illustre pourtant par le style déjanté de la mise en scène, ainsi que le jeu et l'humour adoptés par les comédiens. Les décors sont extravagants, hauts en couleur (en rose surtout), et percutent visuellement le spectateur. Cela s'accorde parfaitement avec l'humour du film. Mattel (la société derrière les poupées Barbie) a offert pour le film une carte



blanche à Greta Gerwig : cela résulte en un humour absurde, satirique et assumé, mais surtout surprenant, qui casse immédiatement les potentielles attentes du spectateur. La réalisatrice se permet notamment de multiples critiques de Mattel, ce qui est pour le moins surprenant. Par ailleurs, l'autodérision est omniprésente. Ainsi, quand Barbie délivre un monologue où elle affirme être laide en pleurant à chaudes larmes, Greta Gerwig se permet une voix hors champ sagace, insinuant que, pour que la scène soit crédible, choisir Margot Robbie pour jouer Barbie n'était peut-être pas le meilleur choix de la distribution. Résultat : l'humour sans scrupule de *Barbie* nous donne l'impression qu'il a été tourné par une bande d'amis plutôt que par une équipe hollywoodienne financée par un solide chèque de \$145M.

Cependant, *Barbie* reste profondément commercial et destiné à générer des recettes en dehors du seul domaine cinématographique, une caractéristique inévitable compte tenu de la nature du film. Il faut rester réaliste : bien que le film ne soit pas une publicité de 114

minutes pour le fabricant de jouets américain Mattel, son côté féministe très assumé rajeunit l'image de la société détentrice de la poupée, deuxième géant mondial des jeux et jouets derrière Lego. En passant par le cinéma, et avec un tel niveau d'autodérision, les créateurs de la poupée redorent leur blason, en s'offrant une image plus dans l'air du temps auprès d'un large public.

Un succès aussi fracassant que celui de *Barbie* ouvre évidemment une porte en or vers un nombre infini d'opportunités commerciales pour l'entreprise. En effet, le film offre un potentiel massif de « marchandisage », et Mattel a déjà signé avec plus de 100 marques pour créer des produits dérivés du film. Cette stratégie va leur permettre de vendre plus, dans des domaines plus variés, au-delà des magasins de jouets afin de devenir une tendance durable auprès des consommateurs de tous âges. Ainsi, Mattel a déjà établi des partenariats lucratifs avec de nombreuses marques, allant de l'habillement à la nourriture, en passant par les cosmétiques et les consoles de jeu vidéo. Le film, qui a marqué l'histoire en devenant le premier réalisé par réalisatrice

« L'humour sans scrupule de Barbie nous donne l'impression qu'il a été tourné par une bande d'amis plutôt que par une équipe hollywoodienne financée par un solide chèque de \$145M »

« Selon Gerwig, *Barbie* reflète la constante évolution du féminisme, et le film, sans renier l'histoire controversée que représente la poupée, en présente une image nouvelle, plus moderne : *Barbie* devient un symbole de liberté pour qui rien n'est impossible »

en solo à atteindre le milliard de dollars au box-office, est donc un coup commercial retentissant pour Mattel, mais aussi pour Warner Bros, géant de la production hollywoodienne, qui est derrière ce qui sera très probablement l'un des plus importants succès de l'année.

Les revenus de *Barbie* sont impressionnants et c'est plutôt encourageant : le film s'illustre par l'évocation de sujets cruciaux comme le complexe du sauveur blanc ou l'appropriation culturelle, mais surtout par un féminisme bien endossé par la réalisatrice. Greta Gerwig, dans une entrevue accordée à Konbini peu après la sortie du film, confie que l'ambivalence de *Barbie* est l'un des éléments principaux qui l'a motivée à réaliser le film. Elle rappelle, par exemple, que « même avec son corps complètement irréaliste, qui l'aurait empêchée de se tenir debout tellement ses proportions sont invraisemblables, elle avait

aussi un travail ». Aux États-Unis, en 1960, seulement 41% des femmes âgées de 45 à 64 ans étaient actives professionnellement. Selon Gerwig, *Barbie* reflète la constante évolution du féminisme, et le film, sans renier l'histoire controversée que représente la poupée, en présente une image nouvelle, plus moderne : *Barbie* devient un symbole de liberté pour qui rien n'est impossible.

Barbie nous incite à s'interroger sur la place de la femme dans toutes les sphères de la société, que ce soit au sein de la famille, dans les entreprises et dans la communauté, en abordant les notions de patriarcat et de matriarcat. Barbieland est indéniablement une société matriarcale, dans laquelle les femmes détiennent les postes les plus importants, notamment en politique, où siège une Barbie présidente, incarnée par la comédienne Issa Rae. C'est une société idéale, dans laquelle la jalousie entre femmes n'existe pas, et où la

sororité et l'entraide sont omniprésentes, avec des femmes fières qui se soutiennent entre elles. Les plaidoyers du personnage de Gloria, joué par America Ferrera, rappellent avec ferveur ce que ça implique d'être une femme, et remettent en question des normes sociétales réductrices pour ces dernières, sur leur apparence par exemple. Gloria explique notamment que les femmes doivent être minces, mais pas trop, être des mères aimantes, mais ne pas parler de leurs enfants en permanence, ou alors prendre des décisions, sans pour autant écraser les idées des autres. Enfin, la remarque d'Aaron Dinkins, interprété par Connor Swindells, salarié de premier niveau chez Mattel, qui compare les relations hommes/femmes et salariés/cadres, complète un tableau dénonciateur, astucieux pour une comédie hollywoodienne. Avec ironie, il demande : « Je suis un homme sans pouvoir, est-ce que ça fait de moi une femme? » ☹

L'art pour témoigner des horreurs de la guerre

Mariia Loniuk, une illustratrice ukrainienne engagée.

ADÈLE DOAT
Éditrice culture

« L'art peut être plus parlant que les mots (tldr) » écrit l'Ukrainienne Mariia Loniuk sur son compte Instagram @art.malon. Née à Kiev, cette jeune artiste de 29 ans a toujours travaillé dans le milieu du dessin. Après avoir obtenu un diplôme des Beaux-arts à l'Université nationale technique d'Ukraine, Mariia est devenue peintre et dessinatrice. Plus tard, elle a travaillé en tant que professeure de dessin et artiste digitale pour illustrer des jeux sur mobile et ordinateur. Néanmoins, le 24 février 2022, sa vie, ainsi que celle de tous les Ukrainiens, change brusquement en raison du déclenchement d'une guerre d'agression par le président russe Vladimir Poutine en Ukraine.

L'art pour exprimer des émotions

« Je n'avais jamais pensé que j'aurais à illustrer la guerre (tldr) », s'exprime-t-elle dans une story Instagram. Depuis le début de la guerre, Mariia dédie une grande partie de son œuvre à sa patrie. Ses œuvres, qui étaient auparavant plutôt fantaisistes, représentant des fées, créatures imaginaires et fantastiques, se sont transformées

en images sanglantes dépeignant la souffrance du peuple ukrainien. Dès le 8 mars 2022, elle publie un premier tableau à ce sujet sur les réseaux sociaux. Son titre : *L'Ukraine est forte (tldr)*. Le tableau dresse le portrait d'une combattante ukrainienne, le fusil à la main. Son visage est rouge de sang, aussi rouge que son courage débordant et que les flammes de la guerre, qui dévorent la ville en arrière-plan. Son regard est déterminé, et affiche un air de

« Je n'avais jamais pensé que j'aurais à illustrer la guerre (tldr) »

défi. Ses sourcils sont froncés. On pourrait presque lui faire prononcer les paroles du magicien Gandalf dans *Le Seigneur des Anneaux*, lorsqu'il défend ses amis du terrible Balrog : « Vous ne passerez pas ! »

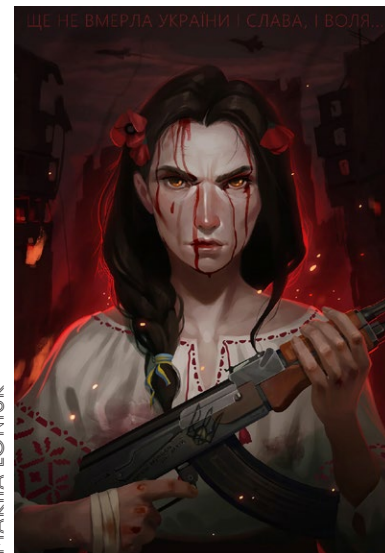
Deux coquelicots ornent également sa chevelure. On retrouve cette fleur dans de nombreuses autres œuvres de Mariia. Elle est notamment le symbole de la victoire sur les nazis après la Seconde Guerre mondiale. Si Hitler avait pour objectif la conquête d'un espace vital au-delà des frontières de l'Allemagne, le projet de Poutine peut sembler similaire aux Ukrainiens. « On a vaincu les

nazis, on vaincra les Russes », était le slogan de l'Institut ukrainien de la mémoire nationale en 2022. Cela peut sembler ironique quand on pense que Vladimir Poutine justifie la guerre comme « dénazification de l'Ukraine ». Mariia manifeste sa colère et sa détermination ainsi que celles de tous ses compatriotes à travers cette œuvre. L'emploi des couleurs et de la technique lui permet de traduire

des émotions que les mots peuvent difficilement transmettre.

L'art pour exalter le sentiment d'unité nationale

Par son art, Mariia témoigne de l'exceptionnel patriotisme ukrainien. L'artiste s'inspire certainement des femmes révolutionnaires au bonnet phrygien de 1789 pour ébaucher ce portrait. Cependant au lieu de porter une cocarde tricolore, la combattante s'est tressée les cheveux d'un ruban aux couleurs bleu et jaune du drapeau national. Sur un autre tableau, elle peint



MARIA LONIUK

un jeune militaire ukrainien en uniforme, s'appêtant à partir au front. Entouré par l'obscurité, il ferme les yeux, alors qu'une énergie lumineuse puissante le pénètre. Cette énergie, c'est celle de tout le peuple ukrainien, qui derrière lui le soutient. Ces hommes et femmes sont représentés comme des esprits venant du ciel, qui restent toujours avec lui pendant le combat. On peut également les interpréter comme des victimes de la guerre, tuées sur les champs de bataille ou par les bombarde-

ments. Leur présence donne alors au jeune militaire une motivation indéfectible pour se rendre au front : empêcher que d'autres familles ne soient endeuillées par la guerre. Mariia Loniuk intitule son œuvre *Nous ne sommes qu'un (tldr)*. D'autres œuvres représentent le président russe sous les traits d'un monstre. Cette diabolisation de Poutine fait penser aux images de propagande, souvent utilisées en temps de guerre pour susciter la haine contre l'ennemi.

Mariia a sa propre marque de fabrication : ses illustrations sont d'un style très réaliste aux couleurs sombres, mais vives. Pour réaliser ses œuvres, elle s'inspire de tableaux, ou d'affiches dont elle reprend un élément qui lui plaît (personnage, objet...). Ses œuvres sont ainsi une compilation de ces fragments, réunis dans un décor qu'elle crée à l'aide d'un logiciel graphique qu'elle dessine sur sa tablette. Ses tableaux qui témoignent des horreurs de la guerre et de la douleur du peuple ukrainien, laissent toutefois de la place à l'espoir. Ils sont un appel à la résistance et à la persévérance et transmettent la certitude d'emporter un jour la victoire. ☹

SPECTACLE

JULIETTE ELIE
Contributeurice

C'est dans le cadre des Féeries de Charlevoix que la troupe de cirque contemporain québécoise Les 7 Doigts présente cet été son nouveau spectacle-cabaret *Éclats*. Cette création a été montée en un temps record pour les familles et les adeptes de cirque venant des quatre coins du monde. Le collectif de créateurs nous épate une fois de plus, avec cette fois un voyage circassien à travers tout ce qui fait de Charlevoix un endroit magique.

C'est Isabelle Chassé, l'une des sept « doigts » (c'est ainsi que les sept cofondateurs se nomment eux-mêmes) qui a mis sur pieds le spectacle *Éclats*, une création où les artistes enchaînent acrobaties impressionnantes, chorégra-

phies aériennes et jeu comique. Un exploit d'organisation! En effet, selon l'article de Jean Siag dans *La Presse*, le spectacle a été conçu en moins de six mois et le chapiteau a fini d'être monté seulement une semaine avant la première. Même s'il est présenté au Casino de Charlevoix, ne vous attendez pas à des feux d'artifices.

Le nom « *Éclats* » peut être entre autres apparenté aux éclats de rire qui remplissent le petit chapiteau à chaque intermède comique d'Anthony Venisse, qui sait tisser à sa manière des numéros classiques de l'art clownesque. Les adultes comme les enfants se tordent de rire sur leur siège pendant ce spectacle adressé à un public intergénérationnel. Comme le monde circassien nous l'a cent fois prouvé, le geste le plus commun est souvent le plus riche en potentiel comique. Par

JULIETTE ELIE



exemple, dans *Humans* de la troupe australienne Circa, dix acrobates tentent de lécher leur coude dans une chorégraphie acrobatique cocasse. Dans le cas d'*Éclats*, on s'identifie au clown qui passe à travers tous les défis que peut poser le simple fait de manipuler un rouleau de ruban adhésif.

Place aux femmes

Le féminin l'emporte dans ce spectacle-cabaret. De la performance envoûtante de cerceau aérien par Alex Royer (qui remplaçait Laurence Racine-Choinière) à la danse vertigineuse de Marie-Christine Fournier, les artistes aussi fortes que gracieuses gardent les spectateurs sur le bout de leur siège. Toutefois, le numéro de roue allemande par Marilou Verschelden semblait entravé par le diamètre restreint de la scène. Le numéro n'a donc pas été présenté à son plein potentiel et a gardé le public sur sa faim.

Une signature distinctive des 7 Doigts

Lors d'un stage d'un jour aux 7 Doigts en novembre 2019, j'ai eu la

chance de parler avec Gypsy Snider, cofondatrice de la compagnie, de ce que la troupe recherche chez les artistes qu'elle engage. Elle m'a expliqué que ce sont les parcours originaux, les talents inattendus et les personnalités affirmées qui font des 7 Doigts une compagnie aussi impressionnante, autant

un membre de la troupe, originaire d'ailleurs, s'intègre à la culture québécoise par le biais de la musique. Dans *Éclats*, c'est la chanson *Les deux printemps* de Daniel Bélanger, interprétée par Joel Malkoff, un artiste anglophone né aux États-Unis, qui m'a touchée droit au cœur. C'est une chanson

« Après tout, le cirque est un art qui transforme l'imparfait et les défauts de chacun en ce qu'il y a de plus beau »

par ses prouesses physiques que par sa touchante humanité. En d'autres mots, ce qui assure le succès des spectacles montés par le collectif, c'est la touche personnelle innovante que les artistes y apportent. À titre d'exemple, dans leur spectacle *Cuisine et confessions*, chaque acrobate prenait la parole pour raconter une anecdote personnelle attendrissante.

Éclats n'est pas une exception à cette signature distinctive. Dans le spectacle-cabaret, on retrouve un hommage au Québec, tout comme dans *Mon île, mon cœur* des 7 Doigts, où

d'amour poignante, qui a marqué et rassemblé une génération de Québécois. Ce n'est pas ici la parfaite exécution musicale qui est recherchée, mais plutôt la reprise personnelle et assumée du véhicule émotif qu'est cette chanson. Après tout, le cirque est un art qui transforme l'imparfait et les défauts de chacun en ce qu'il y a de plus beau.

Si vous avez la possibilité d'aller voir *Éclats* des 7 Doigts, cet été ou dans les prochaines années, ne manquez pas cette occasion de combler (ou retrouver) votre cœur d'enfant. ☹